

Le Morvan et Anost au cœur de la débâcle

50

Si tout a été dit, ou presque, sur les années sombres de l'occupation avec les prisonniers au loin, les réquisitions, la milice et bien sûr la Résistance, moins nombreux sont les témoignages sur la fin de la "drôle de guerre" et l'invasion foudroyante de juin 1940. Si les vastes forêts du Morvan et leurs maquis rendirent célèbre notre vieux massif, il est bon de rappeler également l'importance soudaine et fugace de nos petites routes morvandelles, particulièrement celle de Saulieu à Autun par Anost. Jugez-en plutôt :

Quelle ne fut pas, en effet la surprise de tous, quand nous vîmes à Joux, monter, donc en plein Morvan, une longue colonne de camions de la Croix Rouge, arrivant d'Autun et rouler en direction de Saulieu. Cohorte inexplicquée sur le moment et survolée par un petit avion dont on sut plus tard qu'il s'agissait d'un observateur allemand... Mouvement inverse de ces mêmes camions, vendredi 1^{er} juin 1940, des véhicules de la Croix Rouge qui redescendaient, nous dit-on, de Besançon, évacuant ainsi les hôpitaux de la ville ! Pourquoi ?

Mais la circulation s'intensifia fortement le samedi 15, avec la grande déferlante des armées françaises en déroute qui, passant par les petites routes, tentaient de fuir l'aviation ennemie, notamment italienne.

Vint alors le grand jour : le dimanche 16 juin 1940 ; mes parents apprirent chez un voisin, par la TSF, que l'envahisseur était à Lure et à Gray... Jugez de notre stupeur, nous qui les pensions aux frontières de l'Est... L'ennemi était en fait en Haute-Saône !

Tandis que, à toute vitesse et dans le plus parfait désordre, les troupes françaises descendaient les sept kilomètres de la grande côte d'Anost, nous préparions avec des voisins un plan de fuite vers le sud-ouest, en charrette tractée par des vaches. Malle, valises, cartons furent vite remplis du strict nécessaire, mais et heureusement, tout fut bientôt stoppé net.

Vers midi, attitude bizarre d'une voiture d'officiers français qui doubla toute la file des troupes, en criant visiblement d'accélérer, ce que firent tous les véhicules. Et soudain, plus rien, vide absolu, plus âme qui vive sur la route. Le temps passe et vers 15 heures, venant de la haute forêt de la Chaise à Anost, sept chars blindés, tourelles orientées vers le bourg, défilent en dessous de notre maison. Les tanks étaient suivis de voitures d'officiers, le fusil pointant à chaque portière, accompagnés de motards aux bérets portant une cocarde pas vraiment bleu-blanc-rouge ! Enfin, pour nous ôter tout espoir, arrivent des camions arborant une large croix gammée sur leur capot... C'était bien eux, en plein Morvan.

Toute la soirée, la nuit, la journée de lundi et jusqu'à la mi-journée de mardi, ce fut un défilé incessant, à plein gaz en descente et deux de front, de l'armée allemande avec ses hommes, son matériel, sa puissance de feu, tout cela sur la petite route d'Anost... Voie de communication repérée plus tard par des prisonniers anostiens en camp en Pologne, sur une carte pourtant à petite échelle.

Habitant la seconde maison en descendant de la forêt, nous eûmes de nombreux visiteurs allemands qui venaient chercher de l'eau tant pour boire que pour le radiateur de leur char ou autre camion. Mais là, problème épineux : l'électricité ayant été coupée, notre moto-pompe n'amenait plus l'eau du puits ; nous la tirions au seau, mais des soldats crurent qu'on voulait les empoisonner ! Nous avons dû en boire devant eux et puis, heureusement, des voisins réfugiés luxembourgeois nous servirent d'interprètes.

Ils nous rendirent encore ce service, le mardi, quand le conducteur d'un char s'arrêta lui aussi

pour un problème d'eau ; la victoire était là pour lui, il était décontracté et en devisant, nous avons eu la surprise de recevoir, par le plus grands des hasards, des nouvelles du village de mon grand-père, dans le Pas-de-Calais, d'où venait justement ce militaire !

La Guerre de 1914-1918 ayant été vécue par mon père dans le Nord et par ma mère en Seine-et-Marne, ils étaient bien sûr affolés par cette invasion. Mais très vite nous devons être rassurés : à part quelques gestes d'impatience, les militaires donnaient du chocolat aux enfants et autre gestes de propagande. On ne parlait pas encore de SS, de Gestapo, de nazis fanatiques, ils n'étaient encore que des soldats en campagne, la seconde page n'était pas tournée.

C'est ainsi qu'à 12 ans je vécus l'invasion allemande, en cette modeste bourgade morvandelle, pouvant ainsi réfuter l'affirmation de certains inconscients qui répétaient "on aurait tenu encore huit jours, on les aurait eus !" ■

51



■ Un des premiers chars allemands, prise à la dérobée le 16 juin 1940 (Collection Marie-Aimée Latournerie).